

LA CONCEPTION DE L'AMOUR

CHEZ LES TROUBADOURS

L'ancienne poésie provençale (1) se fait remarquer dès ses débuts par une profonde originalité. Ni par le fond ni par la forme, elle ne ressemble à rien de ce qui l'a précédée. La forme est parfaite et elle n'a pas de modèles dans la poésie classique des Grecs ou des Latins. Les idées poétiques et les sentiments qu'expriment les premiers troubadours ne dénoncent aucune imitation : d'un bout à l'autre de son existence, cette poésie vivra par elle-même et non d'emprunts. Cette originalité se manifeste surtout dans la conception que les troubadours se sont faite de l'amour. Les premiers dans la poésie moderne ils ont su exprimer avec un incomparable éclat les sentiments que cette passion inspire ; ils ont fait admettre leur conception à la société aristocratique de leur temps ; ils l'ont imposée à leurs imitateurs : poètes français, italiens, portugais, et même allemands. Il est important de reconstruire une théorie dont on retrouve les éléments au berceau des principales poésies modernes et d'en marquer en même temps l'évolution : car, bien que l'ancienne poésie provençale ait eu une brève existence (2), elle n'a pas échappé à la loi qui

(1) Le terme est impropre, du moins en ce qui concerne les débuts. Les premiers troubadours connus sont originaires du Limousin, du Périgord, de la Gascogne ; leur langue s'appela longtemps le *limousin* ; ce n'est que bien plus tard que le terme de provençal a triomphé. Le mot le plus exact — et d'ailleurs il a été souvent employé — serait *occitanique* ou *occitanien*. L'*Occitania* comprendrait linguistiquement tous les pays de langue d'oc, comme la *Romania* désigna pendant longtemps les pays de langue « romaine », ou latine.

(2) L'ancienne poésie provençale dure à peu près deux siècles, de 1100 à 1300. La période qu'on peut appeler classique va de 1150 à 1200 environ ; la période d'enfance, du moins telle que nous la connaissons, est très courte ; la décadence très longue.

préside aux destinées des littératures et des sociétés dont elles sont l'image.

§

Nous ne dirons rien du premier troubadour connu, Guillem, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine (1). Ce fut un homme d'humeur fort joyeuse et gaillarde et ses poésies en témoignent en plus d'un endroit. Si les troubadours qui suivirent lui avaient emprunté sa théorie de l'amour, ils n'auraient pu guère ajouter à la sensualité, disons même à la brutalité de quelques-unes de ses chansons. Ce troubadour de haut parage parle trop souvent la langue du plus mal élevé de ses écuyers. Il n'est pour rien dans la conception de l'amour, telle que l'ont faite les grands troubadours du XII^e siècle ; il y a un abîme entre lui et Bernard de Ventadour, par exemple. Il n'en est pas moins piquant que le précurseur de ceux qui ont su exprimer avec un charme et une délicatesse qui n'ont pas été dépassés les joies ou les tourments que cause cette passion se soit fait de l'amour une conception si foncièrement réaliste.

Celle des troubadours qui ont suivi pèche par excès contraire, si c'est là toutefois un péché ! Elle a subi l'influence des mœurs du temps, qui paraissent avoir été plus douces au Midi qu'au Nord. Pendant que le Nord se plaît aux chansons épiques, les poètes méridionaux cultivent la poésie lyrique et inventent la poésie courtoise. L'amour est de très bonne heure le thème à peu près unique de leurs chansons. Ils le conçoivent comme un culte, presque comme une religion. Il a ses lois et ses droits ; les unes et les autres forment une sorte de code du parfait amant. Le code est sévère et les lois rigoureuses ; on n'y déroge pas sans danger, il faut se soumettre à leur discipline.

Les amants se comportent vis-à-vis de l'amour comme un vassal vis-à-vis de son suzerain. Le service d'amour existe ; l'amant devient l'homme-lige de la dame aimée, ou même d'Amour personnifié ; il accomplit ses volontés, il obéit à ses moindres caprices. Être amoureux, c'est s'engager, comme un chevalier, par un serment ; on accepte tous les liens rigoureux qu'un serment de ce genre impose conformément aux mœurs du temps. L'amant n'est pas un esclave et il garde sa noblesse ; mais il est un vassal. Le vasselage amoureux est une invention

(1) On peut lire ses œuvres dans l'excellente édition, suivie d'une traduction, que vient de donner M. le professeur A. Jeanroy (Toulouse).

de nos troubadours ; elle porte la marque du temps et les deux termes de cette expression caractérisent l'esprit et les mœurs de l'époque.

La discrétion est une des premières qualités requises du parfait amant. Fides amants grossiers qui compromettraient leurs dames par leurs chansons ; à ces imprudents maladroits aucun succès n'est réservé. La dame aimée est désignée d'ordinaire par un pseudonyme, un *senhal*, suivant l'expression technique des troubadours. Bernard de Ventadour appelle la sienne tantôt *Bel Vezzer* (Belle Vue), tantôt *Magnet* (Aimant), tantôt *Tristan*, déroutant ainsi non seulement la malice de ses contemporains, mais aussi la sagacité des commentateurs modernes. Bertran de Born désigne sa dame par les noms peu transparents de *Mielhs-de-Ben* (Mieux que Bien) ou *Bel-Miralh* (Beau Miroir). Le dernier troubadour provençal, Guiraut Riquier, nomme sa dame *Belh Deport* (Belle Joie) : du début à la fin de la littérature provençale, cette coutume est à peu près constante.

Elles'explique si on se rappelle que les troubadours n'adressent leurs hommages qu'à des femmes mariées ; chanter l'amour d'une jeune fille est tout à fait exceptionnel dans leurs poésies. Les médisants (*lauzengiers*) se chargeaient d'ailleurs de mettre un nom sous les pseudonymes les moins transparents et les chansons des troubadours sont pleines de récriminations ardentes contre leur impudence.

Une autre qualité éminente exigée par le code amoureux du temps, c'est la patience, une patience sans mesure et sans bornes. Beaucoup de troubadours la comparent à celle des Bretons, qui attendent depuis des siècles la résurrection d'Arthur. Un des plus gracieux poètes du temps, Rigaut de Barbezieux, s'exprime ainsi au début d'une de ses chansons : « Celui-là se connaît peu en amour qui n'attend pas patiemment sa pitié ; car Amour veut qu'on souffre et qu'on attende ; mais en peu de temps il répare tous les tourments qu'il a fait souffrir. » C'est que l'amant est à la merci de sa dame ; elle ne lui donne rien que par pitié. « Patience est le mot magique, le talisman devant lequel s'ouvre le cœur de l'aimée (1). » Les meilleurs troubadours vantent les mérites de « patience et lon-

(1) Diez : *Poesie der Troubadours*, p. 127.

gueur du temps » ; les méridionaux de cette époque n'étaient point nerveux !

Plus d'un troubadour s'impacienta sans doute ; quelques-uns déclarent nettement qu'ils sont las d'attendre comme des Bretons. Il leur arrive alors de prendre le ton tragique pour adoucir la rigueur de leur dame ; ils jouent facilement aux désespérés. « Le monde entier apprendra comment la dureté de votre cœur causa ma mort, » dit l'un d'eux. Mais c'étaient là plaintes et menaces de poètes méridionaux. Les suicides furent plutôt rares : nous n'en connaissons même pas d'exemple bien certain. Ce qui était moins rare, c'est que le troubadour malheureux se retirât du monde et entrât dans les ordres : le nombre des troubadours qui finirent ainsi leur vie est assez élevé.

Ce n'est pas qu'ils fussent très exigeants en amour ; ils se contentaient de peu ; ils l'assurent du moins. La plupart demandent à leur dame de les agréer pour leur serviteur, sans plus, d'accepter leurs hommages poétiques. Quelques-uns sont plus précis dans l'expression de leurs désirs ; certaines demandes sont remarquables de naïveté et, parfois, de crudité. Mais en général les vœux sont timides et modestes : ceci aussi est de règle. Les amants mal appris manquent seuls de la discrétion et de la retenue nécessaires. N'oublions pas que la dame aimée est, au sens plein du mot, une « maîtresse » dont il faut gagner les faveurs.

Aussi quelle n'est pas la timidité et la gaucherie du troubadour amoureux quand la dame aimée daigne enfin agréer ses vœux et l'admettre devant elle ! Il en est peu qui ne perdent la parole et même le sentiment. Voici sous quelle forme Rigaut de Barbezieux nous fait connaître ses impressions : « Je suis semblable, dit-il, à Perceval, qui fut saisi d'une telle admiration à la vue de la lance et du Saint-Graal qu'il ne sut demander à quoi ils servaient ; ainsi quand je vois, dame, votre gentil corps, je m'oublie à le considérer avec admiration ; je veux vous adresser une prière et je ne puis : je rêve. » « Il m'arrive souvent, dit le troubadour Peire Raimon de Toulouse, que je veux vous adresser une prière, dame ; mais quand je suis près de vous je perds le souvenir. » « Quand je l'aperçois, avoue Bernard de Ventadour, on voit à mes yeux et à la couleur de mon visage que je tremble de peur comme la

feuille agitée par le vent; je suis si conquis par l'amour que je n'ai pas plus de sens qu'un enfant. » « Je n'ose lui montrer ma douleur quand il m'arrive de la voir, dit à son tour Arnaut de Maruelh; je ne sais que l'adorer. » Ce sont là quelques-unes des plus caractéristiques parmi les déclarations des troubadours; ce ne sont pas les seules; elles sont presque un lieu commun, souvent rajeuni par la fantaisie individuelle.

Eloignés de leur dame, les troubadours sont plus éloquents; mais ils n'en restent pas moins discrets et timides, sachant qu'il est de très mauvais ton, pour un amoureux parfait, de ne savoir modérer ses désirs. Il n'est pas rare d'ailleurs que plus d'un se console de cet éloignement et n'y trouve même quelque charme. Le troubadour suppose qu'un lien mystérieux, qui ne tient aucun compte de l'espace, l'unit à sa dame (1). Un des plus gracieux représentants de la poésie provençale, Bernard de Ventadour, s'exprime ainsi: « Dame, si mes yeux ne vous voient pas, sachez que mon cœur vous voit. » Le début d'une autre de ses chansons est célèbre: « Quand la douce brise haleine de vers votre pays, il me semble que je sens une odeur de paradis, pour l'amour de la gentille dame vers qui va mon cœur... »

Le charme et la délicatesse de cette conception poétique, même présentée sous une forme fragmentaire, sont sensibles. On ne saurait assez admirer les poètes qui, en plein moyen-âge, à une époque de mœurs assez rudes, même dans le Midi, ont trouvé pour peindre l'amour de si gracieux accents.

Il y eut cependant des amants mal appris, des troubadours mal élevés qui n'observèrent nullement les règles de l'amour courtois. On tirerait facilement de l'ancienne poésie provençale un court recueil d'*obscenica* — une ou deux douzaines de pièces au plus. Mais les poésies de ce genre sont l'exception, et, quoiqu'elles appartiennent à toutes les époques de la littérature provençale, elles ne sont pas parmi les meilleures. Elles sont toutefois intéressantes par le contraste qu'elles forment avec le ton ordinaire des chansons d'amour, où la passion la plus brûlante sait s'exprimer en termes d'une parfaite discrétion.

§

Il n'est point besoin d'insister sur l'originalité de cette con-

(1) Cf. Diez: *Poesie der Troubadours*, l. d.

ception de l'amour. Elle paraît encore plus grande si on observe que, dès les origines de la littérature provençale, les troubadours ont fait de l'amour un principe de perfection littéraire et morale. La longue attente qu'exige la possession de l'objet aimé n'est pas une attente muette; dans une société où la poésie tient tant de place et recueille tant d'honneurs, le poète compte sur la perfection de sa poésie autant que sur le temps. Ceux d'entre eux qui ont conscience de leur gloire ne manquent pas de s'en prévaloir comme d'un titre sérieux; c'est par la perfection de leur poésie qu'ils espèrent adoucir le cœur de leur dame. Guiraut Riquier s'exprime ainsi :

Je me loue du long et doux désir, car souvent il m'a fait rêver et parvenir à des chants de maître... De mon agréable richesse (la poésie) que nul ne peut m'enlever, je sais gré au joli et cher corps auquel j'adresse mes vers, et plus encore, s'il se peut, à l'Amour.

Les déclarations de ce genre abondent dans l'ancienne littérature provençale.

Que dire de la perfection morale dont l'amour est également le principe? Elle se rattache étroitement à la conception que nous venons d'exposer. Les troubadours n'ont pas de termes assez forts pour exalter la perfection de l'objet aimé. Leur dame se distingue de toutes les autres par la beauté et la grâce de son corps, mais aussi par ses qualités morales; elle est sage, « prude », comme dit l'ancienne langue; tous les dons du cœur et de l'esprit sont réunis en elle. « Comme la clarté du jour l'emporte sur toute autre clarté, ainsi, dame, il me semble que vous êtes au-dessus de toutes les femmes par votre beauté, par vos qualités et votre courtoisie (1). » Qu'on se rappelle maintenant le lien de vasselage amoureux inventé par les troubadours : pour gagner la faveur d'un maître aussi parfait ne faut-il pas rechercher la perfection? Et les troubadours n'ont-ils pas raison d'affirmer que l'amour est un principe de moralité? Perfection littéraire, perfection morale sont les conséquences de l'amour parfait : la conception des troubadours étant admise, la conséquence est nécessaire.

(1) Rigaut de Barbezieux. Voici le texte :

Tot atressi com la clartat del dia
 Apodera totas altraz clartatz,
 Apodera, domna, vostra beltatz
 E la valors, el pretz eill cortezia,
 Al mieu semblan, totas celas del mont.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il y a dans cette conception, originale sans doute, quelque chose de factice et d'artificiel peu conforme à la réalité ? Cette théorie n'est qu'une théorie poétique, qui fut développée à outrance, ressassée pendant les deux siècles que dura l'ancienne poésie provençale. Quand on lit les plus jolies chansons de Bernard de Ventadour, d'Arnaut Daniel ou de Giraut de Bornelh, on n'a pas de peine à conclure, avec le premier historien de la littérature provençale, Diez, que l'amour tel que l'ont conçu les troubadours représente plutôt une fantaisie de l'esprit qu'une passion du cœur. « L'amour fut conçu comme un art et eut ses règles comme la poésie (1). » Aussi le code poétique où furent résumés au xiv^e siècle les principes de la grammaire et de la métrique provençales fut appelé les *Leys d'Amors* (les lois d'Amour) : amour et poésie étaient devenus des mots synonymes.

Il est aisé de deviner les conséquences de cette conception. En y restant fidèle, la poésie provençale se condamnait à ne pas pouvoir se renouveler ; aussi atteint-elle bientôt son apogée, et sa décadence suit-elle de près : elle était fatale. Il était facile de trouver de nouveaux mètres et jusqu'à la fin les troubadours en inventèrent avec une merveilleuse virtuosité ; il l'était beaucoup moins de rajeunir une conception poétique sortie complète et parfaite du cerveau des premiers troubadours. Au début du xii^e siècle — un siècle à peine après la naissance de la poésie provençale — la poésie amoureuse avait donné ses meilleurs modèles ; la poésie provençale aurait été obligée, pour vivre, de se renouveler, d'aborder (2) d'autres genres ; rien n'autorise à croire qu'elle n'y eût pas réussi. Mais un grave événement politique, qui changea l'état social de tout le Midi de la France, vint arrêter définitivement le développement d'une poésie où existaient déjà des germes de décadence.

§

Les conséquences politiques de la « Croisade albigeoise »

(1) Diez : *Poesie der Troubadours*, p. 122.

(2) Il n'est pas sans intérêt de noter qu'il y eut des « misogynes » parmi les troubadours provençaux et que même deux des plus originaux appartiennent à cette catégorie. L'un est le troubadour gascon Marcabrun, qui est un des plus anciens et aussi un des plus difficiles à interpréter : l'autre est un grand satirique dont la poésie est remarquable de vigueur et d'énergie : c'est Peire Cardenal, originaire du Puy-en-Velay. Malgré leurs mérites, ces deux grands poètes, qui appartiennent d'ailleurs à deux contrées très éloignées l'une de l'autre, font exception parmi les troubadours.

furent importantes ; l'influence de cet événement sur les mœurs de la société méridionale, et par suite sur la littérature, ne le furent pas moins. L'établissement du tribunal de l'Inquisition, la diffusion des ordres religieux, surtout des ordres adonnés à la prédication, renouvelèrent dans le Midi sinon la foi, du moins l'orthodoxie. Le culte de la Vierge surtout se développa avec éclat : les disciples de saint Dominique contribuèrent plus que tous autres, par leur prosélytisme, à ce développement. Sous ces influences diverses la poésie religieuse, que les premiers troubadours avaient à peu près ignorée, agrandit son domaine ; elle forma bientôt un véritable genre.

Ce fut la poésie amoureuse qui profita le plus de cette transformation ; elle trouva un aliment nouveau dans le culte de la Vierge. La Mère du Christ devint pour les troubadours la « dame » par excellence. Ils employèrent à chanter son amour toutes les nombreuses formules que leurs prédécesseurs avaient inventées pour chanter l'amour terrestre. Ils se déclarèrent amants timides et discrets, ils exaltèrent l'objet de leur nouvel amour et usèrent si bien des termes et des formes de la poésie amoureuse profane qu'il est parfois difficile de reconnaître si l'objet de leur amour est terrestre ou céleste.

Madame, dit l'un d'eux, ne veut ni suppliants gracieux ni amoureux, mais elle veut des amants parfaits, ni faux ni volages, car elle n'est ni volage ni fausse ; jamais elle ne se mire ni se farde, elle n'écoute pas les galanteries et tout parfait amant en a obtenu récompense.

Ainsi parle Folquet de Lunel ; son contemporain Guiraut Riquier s'exprime de même :

Celle dont je suis enamouré est la plus gracieuse et la meilleure qui fût jamais... Amour me fait aimer une telle dame que je ne puis la craindre, ni l'honorer assez ni l'aimer comme elle le mérite... que Dieu, qui le peut, me fasse tenir devant elle la bannière des parfaits amants parmi lesquels règne l'amour (1).

§

En même temps que la poésie profane se transformait en poésie religieuse, les troubadours apportaient quelques modifications à la conception qu'ils s'étaient faite de l'amour : l'é-

(1) Cf. notre étude sur le troubadour Guiraut Riquier, p. 306.

volution poétique dont nous venons de marquer le terme est liée à cette nouvelle conception.

Nous ne savons pas si l'Inquisition, ou, d'une manière générale, si l'Eglise fut dure aux troubadours ; nous n'avons là-dessus que quelques aveux (1) ; il est vrai qu'ils sont assez significatifs. Mais sous l'influence des idées religieuses les poètes finirent par ne voir dans l'amour que le péché, comme les théologiens ; plus d'un sentit le besoin d'exprimer comment il concevait cette passion. Il y a à cet égard des déclarations bien curieuses chez le troubadour italien, Sordello (2) ; pour nous en tenir aux troubadours originaires de la France, voici un extrait des poésies de Montagnagol (milieu du XIII^e s.).

Les amants doivent bien servir de bon cœur Amour, car l'amour n'est pas un péché, mais une vertu qui rend les mauvais bons et les bons meilleurs et met l'homme en voie de bien faire tous les jours ; et d'amour vient la chasteté, car qui s'entend bien en amour ne peut par la suite mal se conduire.

Rapprochons de cette curieuse citation une poésie du dernier troubadour, Guiraut Riquier (deuxième moitié du XIII^e siècle) : Amour est enfermé dans un château ; des cinq portes qu'il faut passer pour parvenir jusqu'à lui, les premières sont le désir, l'humble prière, le servir : c'est, sous une forme allégorique, toute la théorie de l'amour courtois ; « et si c'était l'habitude d'en rester là, l'amour n'aurait pas de fin et ne mourrait pas de sitôt » ; mais l'amour meurt dès qu'on va au delà.

Voilà donc comment les troubadours de la décadence conçoivent l'amour. On comprend mieux, en étudiant cette conception, comment la transformation des chansons d'amour en chansons à la Vierge a pu se produire. Les derniers troubadours n'eurent qu'à renchérir sur les qualités qu'ils attribuaient à l'objet aimé et sur les vertus qu'ils exigeaient de l'amant ; cet amour ainsi épuré, éthéré, pourrait-on dire, est déjà l'amour mystique des adorateurs de la Vierge. La transition fut insensible entre la poésie courtoise profane et la poésie religieuse ;

(1) D'après deux des derniers troubadours, Folquet de Lunel et Guiraut Riquier, les chefs de l'Eglise appelaient la poésie profane une « folie » et un « péché ».

(2) Rappelons que la poésie provençale fut représentée en Italie par un grand nombre de troubadours d'origine italienne. Cf. Restori, *Letteratura provençale*, p. 102.

on dirait que celle-ci n'est que l'aboutissement normal et naturel de la première.

§

Avec la fin du XIII^e siècle se termine l'ancienne poésie provençale. Une pseudo-renaissance se produisit à Toulouse, en 1323, par la fondation du Consistoire des Jeux-Floraux. Quelle fut la conception poétique de cette école ? Quel fut le but, l'intention de ses fondateurs ? En principe, c'était de faire revivre l'ancienne poésie occitanique ; mais la nouvelle école eut des préoccupations morales et surtout religieuses que n'eurent jamais les premiers représentants de la poésie provençale. Un siècle après la croisade albigeoise et l'établissement de l'Inquisition, après la ruine de la noblesse et l'avènement de la bourgeoisie dans les villes les plus importantes du Midi, l'état d'esprit des méridionaux n'était plus le même qu'au XII^e siècle. Les nouveaux troubadours empruntèrent à ceux qui les précédaient immédiatement leur conception de l'amour. Ils allèrent même plus loin dans cette voie : la chanson d'amour profane fut proscrite : la seule dame dont il fut permis de chanter l'amour fut la vierge. C'est à elle que, pendant des siècles, les néo-troubadours vont adresser leurs hommages poétiques ; il est inutile de montrer par de nombreux exemples la monotonie qui caractérise toute cette poésie, ainsi que celles qui l'ont imitée, la poésie catalane, par exemple.

Quelques extraits suffiront à donner une idée de cette littérature. Voici comme un pâle reflet des théories des troubadours :

Plus je réfléchis à la valeur excellente, à la bonne renommée dont vous êtes la source, Dame, plus je vous aime de tout mon désir... car, selon moi, il n'y a pas au monde femme si gentille digne d'être honorée et servie... Je ne me fie à personne, après Dieu, comme à vous, car seule vous êtes ma maîtresse (maestressa)... Car vous êtes la lumière qui guide les purs amants dans l'accomplissement des bonnes actions, en disposant leur cœur à être loyal et à aimer sans outrage, chacun respectant l'honneur de sa dame (1).

Reine de poésie, dit une poétesse de la fin du XV^e siècle (2), puis-

(1) Antonin de Jaunhac, recteur de Saint-Sernin de Toulouse en 1455 (*Las Joyas del Gay Saber*, p. 42).

(2) Elle est appelée simplement Dame de Villeneuve (*Dona de Vilanova*), l. d., p. 278.

sante Clémence (1), j'en appelle à vous pour trouver le repos ; car si mes vers ont votre approbation, j'aurai la fleur qui de vous prend naissance.

§

La poésie de langue d'oc végéta ainsi pendant des siècles. Cette période ne fut pas cependant une longue nuit. Il se produisit d'intéressants essais de renaissance littéraire, en Gascogne, aux xvi^e et xvii^e siècles, à Toulouse même au xvii^e siècle. Mais l'imitation de la poésie française est sensible chez les contemporains de la Renaissance et même chez Goudelin. Il n'y avait plus de traditions : la chaîne était rompue. Il était réservé aux poètes provençaux contemporains de la rétablir et de créer une nouvelle conception de l'amour. Dans le recul qui entoure déjà leurs œuvres, il apparaît bien que Mistral a été le plus merveilleux ouvrier de cette renaissance. La merveille a consisté à faire revivre une poésie qui a eu son apogée et qui a produit ses chefs-d'œuvre il y a plus de six siècles. Il a suffi au plus grand des poètes de nos jours d'en revenir à la nature, de laisser parler le cœur et non seulement l'esprit. Quelle œuvre intéressante ce serait de réunir en un même livre des spécimens de la poésie provençale, depuis les plus anciennes origines jusqu'à nos jours, du comte de Poitiers (xi^e et xii^e siècles) à Mistral ! Les troubadours y auraient une large place, bien méritée par leur talent et par l'influence que leur poésie a exercée sur la poésie des nations modernes ; mais les derniers venus, Mistral en tête, dont Jasmin partagerait un peu la gloire, en même temps qu'Aubanel, Roumanille et Félix Gras, soutiendraient brillamment la comparaison avec leurs illustres devanciers : c'est que si les uns et les autres ont eu le culte de l'Art, il y a chez ces derniers plus de vie : et, en toute poésie, ceci vaut peut-être mieux que cela.

J. ANGLADE.

(1) C'est dans l'emploi de ce terme abstrait employé souvent pour désigner la Vierge qu'il faut voir l'origine du mythe — et de la mystification — de Clémence Isaure, fondatrice des Jeux Floraux de Toulouse.